

Le figurant de Didier Blonde

André Roy

Numéro 187, juin 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88712ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2018). Compte rendu de [*Le figurant* de Didier Blonde]. *24 images*, (187), 154–155.

Le figurant de Didier Blonde

PAR ANDRÉ ROY



↑ Éditions Gallimard, Paris, 2018, 155 pages

**Février 1968.
François Truffaut
commence le
tournage de
Baisers volés avec
Jean-Pierre Léaud
et Claude Jade.**

C'est son septième film et le troisième, après *Les quatre cents coups* et le sketch « Antoine et Cléopâtre » dans *L'amour à vingt ans*, mettant en scène le personnage d'Antoine Doinel. Le scénario reprend de nombreux éléments autobiographiques des opus précédents. Malgré l'affaire Langlois, le putsch qui a délogé le directeur de la Cinémathèque française – ou à cause d'elle –, le tournage est mené tambour battant dans les rues, à Montmartre, Notre-Dame-de-Lorette, place Clichy et Villiers. Didier Blonde évoque dans son roman, qui est une sorte de « mentir-vrai », le destin où l'a mené sa figuration dans le film, comment elle a changé sa vie. Il a alors 19 ans, fréquente plus ou moins son lycée, plus attiré par

les salles obscures que par les études, lit *Les cahiers du cinéma* dont il partage les passions pour les mêmes réalisateurs (Renoir, Hitchcock, Godard, etc.) ; il collaborera plus tard à ce mensuel. Mais auparavant, il doit gagner des sous et la figuration, qui rapporte peu (environ 20 \$ par jour), devient presque un métier. Dans *Baisers volés*, il tournera trois scènes en personnalisant trois personnages différents. Les figurants, note-t-il, se retrouvent souvent dans d'autres scènes d'un même film, mais également sur d'autres tournages ; ils se connaissent et se reconnaissent. Mais sur celui de Truffaut quelque chose se produit, un déclic, une attirance, une aimantation (pour ainsi dire) avec une jeune fille blonde, mince, lumineuse, plus âgée que lui : Judith. Elle sera en quelque sorte le Macguffin du roman que Didier Blonde écrit quarante-cinq ans plus tard.

Contrairement aux autres tournages, Judith ne réapparaît pas sur les autres plateaux où le narrateur fait toujours de la figuration. Il essaiera de la retrouver, la reverra, ira même chez elle, y passera une nuit. Quand le narrateur retourne plus tard au logis, elle a disparu. Comme un privé ou un policier dans un film noir, il part alors à sa recherche. Sa quête devient obstinée. Il rencontre d'anciens figurants, retourne sur les lieux du tournage (le café *Le disque bleu*, rue Caulaincourt, où il a rencontré Judith, a changé de nom), examine les archives de la Cinémathèque française ; les célèbres cinémas comme le Gaumont-Palace ont fermé. La réalité ne correspond pas aux souvenirs, la traque cherche à retenir ce qui a fui pour toujours, et les êtres qu'on a connus sont devenus des fantômes, voilà leur destin (qui est celui, au cinéma, de regarder nos pauvres vies). Au fil de son investigation, Didier Blonde solidifie son rêve de Judith en un bloc de réalité chu. Tout change, tout se dérobe, tout est provisoire. On est dans le vertige de l'éphémère. Le réel est véritablement insaisissable et on pense que, par lui, on peut s'inscrire dans le monde des vivants et des morts. En même temps, on pense être le personnage principal de sa vie, mais on n'en est que le simple figurant, une ombre, la poussière laissée par une poursuite qui ne mène nulle part.

Didier Blonde va au-delà du scribe attentif du tournage de *Baisers volés*. Par ce roman, il devient non seulement acteur de sa propre existence, mais le réalisateur du film de sa vie. Sa plume est la caméra, sur la page se trouvent les décors qui l'entourent, ses souvenirs recadrent son passé. Narrateur, il est constamment à refaire les histoires, à remodeler les personnes qu'il a vues, à les replacer et les déplacer. Le récit de Blonde fait penser à ceux de Patrick Modiano (autre passionné de cinéma), mais en moins éthéré, en moins producteur d'illusions destinées à perdre le lecteur. Si le romancier rappelle que le cinéma est une histoire de revenants, il nous confirme que la cinéphilie n'est pas un embaumement, quelque chose de nostalgique, mais qu'elle a à voir avec la mélancolie, la perte, l'image de notre condamnation à être vivant. La vie est une version constante de nous-mêmes.

Didier Blonde, quarante plus tard, fait de la figuration dans *Stolen Kisses*, le remake américain de *Baisers volés*. Le café se nomme maintenant *Le cépage* et Cate Blanchett joue le rôle tenu par Claude Jade. En effet, la vie se redouble...